Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 25 (1995)
Heft: 3

Artikel: Les pieds en "X"
Autor: Kliebes, Georges
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-828911

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les pieds en «X»

Georges Kliebes, âgé de 75 ans, est un retraité de l'Etat de Genève. L'an passé, il a participé, comme soixante autres écrivains amateurs, au concours «La fureur d'écrire», organisé par la bibliothèque publique et universitaire et les bibliothèques municipales. Cette nouvelle a remporté le 1er Prix d'originalité.

Quand j'étais petit, aucun des objets familiers ne me surprenait. Bien sûr, beaucoup plus tard, j'ai appris que toutes les grandes inventions dont je ne m'étonnais même pas étaient nées à la toute fin du XIXe siècle et au début du XXe. Jouer avec un interrupteur pour inonder une chambre de lumière n'était que geste banal. Et lorsque ma mère me racontait l'installation de l'électricité dans son chalet, je l'écoutais poliment, sans grand intérêt. «Nous, enfants, nous nous émerveillions d'appuyer sur un bouton et de voir une ampoule s'allumer à plusieurs mètres de là. Et nous recommencions pour savoir si le miracle se renouvellerait.» Je pensais alors que maman était très vieille pour avoir connu la lampe à pétrole.

De même pour la T.S.F. Mon cousin avait installé un appareil chez lui. Une caisse surmontée d'un cadre tressé de fils électriques. On m'avait mis sur la tête un casque muni d'écouteurs. Et là, j'avais entendu une voix étrange, déformée, noyée dans des bruits inexplicables. «Ici Radio Toulouse...» On m'avait expliqué qu'il s'agissait d'une ville loin, très loin de Genève, près d'une chaîne de montagnes appelée Pyrénées. Astucieux, j'en avais conclu qu'avec la T.S.F., on pouvait entendre quelqu'un qui criait très fort, à grande distance. Peut-être aussi qu'on m'écouterait de Lausanne quand je jouais au football au Petit-Saconnex. Je me promettais même de hurler «Allez Servette!» pour faire bisquer mes cousins de Lausanne.

* * *

Les avions non plus ne me causaient aucune surprise. Mon père m'avait amené voir un grand champ, Cointrin, et là des appareils se posaient en sautillant ou s'envolaient sûrement. Voler n'avait rien de surprenant... Et puis, on m'avait lu des récits d'aviateurs: Mittelholzer, Fonck... En revanche, les grands hangars de l'aérodrome me remplissaient d'admiration. Comment pouvait-on construire de si grands bâtiments? J'avais même vu une automobile circuler à l'intérieur. Une auto dans une maison, ça c'était magnifique! Magnifique et vrai, je pouvais le raconter aux copains, je l'avais vu.

Un après-midi, un grand dirigeable s'est posé à Cointrin. Pour moi, un simple ballon, mais de forme allongée, et beaucoup plus grand, et tout argenté. La merveille, c'étaient les pompiers qui surveillaient les câbles d'amarrage. Ils étaient coiffés de casques jaunes, brillants, que le soleil faisait étinceler par moments. C'était très beau; je les aimais bien, les pompiers. Papa m'avait dit qu'ils étaient des gens toujours prêts à se dévouer, des gens qui n'avaient peur de rien et entraient dans les flammes pour les éteindre. Sans le dire, j'ai eu peur quand le Zeppelin est reparti. Peur parce que des hommes en bleu étaient debout sur des moteurs à hélices fixés par des haubans à l'aéronef. Le dirigeable s'élevait, ces hommes impavides regardaient en bas, vers cette terre qui s'éloignait, se tenant d'une seule main à une barre. Des fous, ils auraient pu tomber... Mais non. Mon père m'a expliqué qu'ils n'avaient pas le vertige, qu'ils étaient habitués. Cela m'a rassuré, du moins je l'ai affirmé. Mais pendant des nuits, j'ai vu un de ces mécaniciens tomber... et je me réveillais avec le cœur qui battait.

Comme tous mes petits camarades, je connaissais donc l'électricité, l'eau chaude au robinet, l'avion, l'auto, la T.S.F., sans étonnement ni admiration. Cela faisait partie du quotidien. J'avais vu beaucoup de choses, je n'en avais jamais expérimenté une directement. De là peut-être l'indifférence.

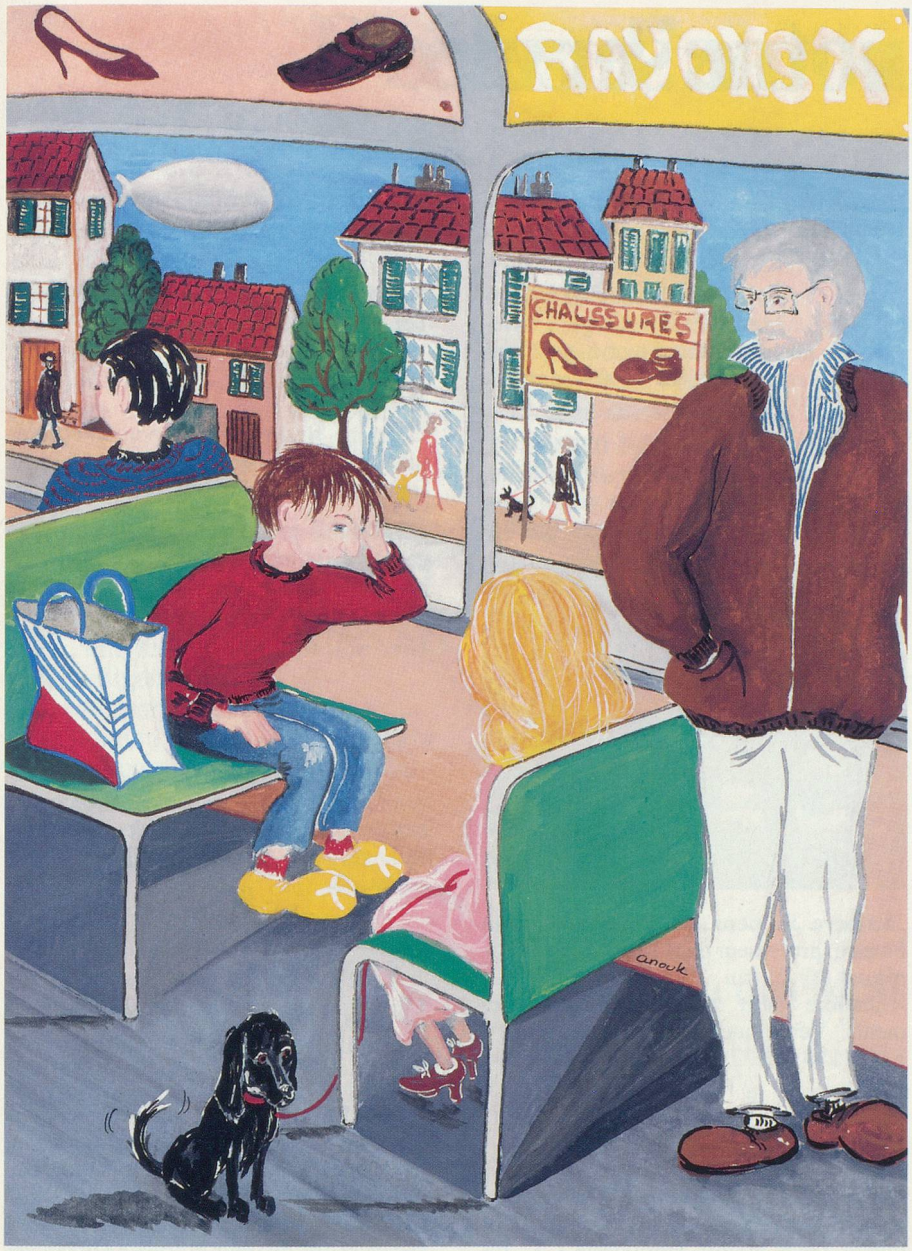
En revanche, une invention a été pour moi source de toutes les surprises et de toutes les confusions. Dans un magasin de chaussures, à la rue du Rhône, se trouvait un meuble étrange, une sorte de prie-Dieu. On insérait ses pieds dans une boîte, on regardait en haut sur un verre dépoli, et on voyait... ses os. Des os comme au squelette qui figurait au mur de la salle de classe. Donc moi aussi, j'étais un squelette, mais avec de la chair tout autour, et bien vivant. Je n'en revenais pas.

J'ai essayé au moins une douzaine de paires de chaussures uniquement pour me convaincre que j'étais un squelette. Cela jusqu'à ce que ma tante Alice s'impatiente. Parce que c'était elle qui me faisait cadeau d'une paire de sandales. Elle m'a dit: «Cet appareil à rayons «X» sert à voir si les petits garçons ont les pieds propres, et les tiens sont sales.»

Je n'aurais pas dû la croire, ma tante Alice, car elle m'avait déjà joué toutes sortes de tours plus détestables les uns que les autres. Mais je me laissais toujours attrapper. Ainsi, dans un restaurant, quand elle m'avait dit de saupoudrer de sucre une tranche de melon, j'avais saisi sans regarder la salière qu'elle me tendait et dont elle avait malicieusement dévissé le couvercle. Et j'avais mangé, sourire aux lèvres et des larmes plein les yeux. Et quand, à Noël, elle m'avait fait chanter devant toute la famille, la plus ignoble et la plus sale des chansons que des «grands» m'avaient apprise, et qu'elle seule savait que je connaissais... Scandale, pas de cadeaux et au lit, sans pleurer parce que j'étais un garçon et que les garçons ne pleurent pas, c'est bon pour les filles.

* * *

Mes pieds étaient donc sales! Je m'étais pourtant baigné le matin, mais puisque la machine le prétendait, il



Dessin Anouk

n'y avait rien à redire. Une machine ne se trompe jamais. Dans le tram du retour, j'étais mal à l'aise. Mes pieds sales, personne ne pouvait les voir, mais une dernière phrase de la tante Alice me tarabustait. Elle avait terminé: «... et en plus, ils sentent!»

Donc les passagers aussi devaient sentir. Non, aucun reniflement, aucun regard réprobateur. C'étaient assurément des gens bien élevés, car on ne doit jamais dévisager un bossu, un infirme, un nain... C'est ce que voulait maman. Et j'obéissais. Ce soir-là, j'ai obéi comme jamais. Dans la salle d'eau, j'ai frotté mes pieds à la pierre ponce, et bien lavé entre les orteils. Et l'eau n'était même pas sale. Mon père souriait: «Il est toujours propre, ce petit!»

Quelques jours plus tard, les voisines chuchotaient dans l'allée de ma maison. Mines affligées, elles parlaient d'une dame que je connaissais bien: «Son mari a dû la conduire à l'hôpital, on lui a «fait» des rayons.» Ça m'a rassuré et intrigué. Le mari pensait que sa femme était sale, la machine allait le prouver. Mais pourquoi l'hôpital? Tout le monde allait savoir qu'elle était sale. Il aurait pu simplement lui conseiller de se laver, les voisins n'en auraient rien su.

Elle est morte, la dame. Les locataires se sont cotisés pour une couronne. Moi, je savais bien qu'elle ne serait pas décédée si elle avait été propre. Pas besoin de rayons «X», simplement du savon. Les années ont passé. J'ai tout appris sur Röntgen et ses rayons. Inconsciemment, le sujet m'attire encore. Dans la presse française de l'époque, j'ai lu qu'on ironisait, qu'on posterait des machines sur les Champs-Elysées pour voir le corps des femmes sous leurs vêtements. Et Guillaume II faisait procéder à des analyses sur des cadavres – la machine pourrait être utile en cas de guerre. Et la première opération à Genève, avec l'aide de la radiophotographie, le 15 mars 1896.

La «Tribune de Genève» raconte l'aventure de ce domestique qui s'était planté une aiguille dans la main. Le professeur Soret est chargé de l'opération, il procède à une radio de 20 secondes. «L'extraction a cependant exigé l'emploi de la boussole pour diriger le bistouri dans les couches profondes.» C'est amusant, le médecin disposait d'une radio parfaite, mais il ne peut s'empêcher de la contrôler selon l'ancienne méthode. L'aiguille de la boussole réagit à la présence du métal.

Combien de fois suis-je passé devant la «machine» à rayons? Radiologues, dentistes... Tous les praticiens s'éloignant avec précaution, bardés d'un tablier de plomb à cause des radiations. Cela pourrait m'inquiéter: combien de ces rayons redoutables? Surtout à cause des souvenirs d'enfance! Chaque fois qu'on me conduisait en ville, je trouvais un prétexte pour passer devant le magasin de chaussures et entrer, curieux de voir les os de mes pieds. J'ai même essayé de regarder ma main... Mais impossible de lever suffisamment la tête pour distinguer l'écran. Même les vendeuses finissaient par me regarder de travers, il fallait partir.

Aujourd'hui, après toutes mes expériences enfantines, quand j'entends parler du danger des rayons «X», je doute avec une pointe d'inquiétude. Suis-je, sans le savoir, un irradié radieux?

Georges Kliebes